

INSERTIONS

S'adresser au bureau du Journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION: ANDES, 210

ADMINISTRATEUR GÉRANT: A. D'ARNAUD

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campa
Un mois.....	\$ 1.00 or 1.50 or	
Trois.....	\$ 3.00 » 3.50 »	
Six.....	\$ 5.50 » 6.50 »	
Un an.....	\$ 10.00 » 12.50 »	
Numér. du jour.....	\$ 0.06	
ancien.....	\$ 0.10	

Les abonnements partent du 1er, et de 15 de chaque mois.

La politique en France ET LE PARTI RADICAL.

Savez-vous la nouvelle? Il paraît que si nous ne voulons pas aller aux abîmes, c'est-à-dire si nous ne voulons pas laisser les révolutionnaires et les socialistes maîtres définitivement du terrain, il faut se hâter de faire appel au parti radical. Cette information sensationnelle nous est fournie par M. Maujean qui est, comme on le sait, devenu rédacteur en chef de la Lanterne.

Tout le monde croyait d'abord que le parti radical, qui a perdu ses principaux chefs aux dernières élections, n'existerait plus. Mais M. Maujean nous prévient qu'il ne s'agit que d'une inhumation précipitée. Les radicaux ne demandent pas mieux que de donner, de nouveau, signe de vie et de s'affirmer.

Ce n'est pas qu'ils n'aient point commis des fautes. M. Maujean convient, au contraire, qu'ils en ont commis beaucoup, notamment celle de se laisser remorquer par les groupes révolutionnaires et de se laisser prendre leur programme par ces derniers. Et la chose est d'autant plus fâcheuse, aux yeux de notre confrère, que ce programme a été légèrement tripoté par les collectivistes.

Mais, à l'entendre, cette abdication va cesser. Le parti radical se ressaisit actuellement; il a compris que l'heure était venue pour lui de reprendre pied et d'agir avec résolution. Son rôle, du reste, est très beau. Il paraît que c'est lui et « lui seul » qui peut empêcher la révolution violente. M. Maujean nous l'explique ainsi qu'il suit, car le morceau est à citer: « Les républicains conservateurs, qui sont partis en guerre contre les socialistes, seront impuissants à arrêter le mouvement révolutionnaire.

Par leur intolérance cassante, par leur autoritarisme maladroit, par leur méthode gouvernementale provocatrice par leur inertie routinière, ils sont incapables de produire les réformes profondes nécessaires et d'amener la pacification des esprits. Avec eux, c'est la guerre ouverte contre le socialisme sans trêve ni merci. C'est la révolution à brève échéance. Les radicaux, au contraire, sont tout désignés pour centraliser le mouvement socialiste, en tenant au peuple les promesses qui traitent depuis plus de vingt ans dans les professions de foi de leurs élus. »

Ainsi donc, les républicains conservateurs, qui prêchent la liberté, la conciliation, l'entente entre ouvriers et patrons, les réformes pratiques, le progrès raisonné et raisonnable et qui par conséquent, jettent de l'eau sur le feu, risquent de provoquer un embrasement général, tandis que les radicaux qui ne font rien pour enlever les matières inflammables, qui estiment qu'il faut laisser le feu se développer à son aise, sont capables d'arrêter et d'éteindre l'incendie. M. Maujean nous permettrait de lui dire que lui et ses amis sont des pompiers peut-être d'une très grande originalité mais dans lesquels le pays n'aura jamais aucune confiance.

En effet, le rédacteur en chef de la Lanterne nous annonce que le programme radical consistait à la réforme générale de l'impôt, le revenu, et que pût sur le capital et le revenu, et que grâce à cette réforme les ouvriers commenceraient à connaître le bonheur. Il confesse pourtant que ce ne sera pas le dernier mot, qu'il y aura toujours de la misère et que d'autres revendications se dresseront certaine-

ment. Mais, en attendant, la révolution sociale sera conjurée.

Il n'est pas permis, en vérité, de nourrir de plus singulières illusions. Le parti radical, en admettant même qu'il puisse, comme le prétend M. Maujean, reprendre pied, n'enrayera rien du tout. Il ne réussira, au contraire, qu'à précipiter le mouvement, car son action qui consiste à faire des concessions aux socialistes, à s'incliner ou à préconiser la plupart de leurs revendications, est des plus funestes et des plus dangereuses. M. Maujean, du reste, devrait savoir que ceci tuera cela et que les radicaux sont destinés désormais à être remplacés purement et simplement par les amis de MM. Jaurès et Millerand.

Et c'est tellement vrai que les derniers soldats de l'armée radicale se sont déjà enrôlés parmi les socialistes. Les radicaux classiques ne forment plus qu'une risible minorité. On peut s'en rendre compte à la Chambre. Ils sont impuissants et les socialistes ne veulent pas plus en entendre parler que des républicains de gouvernement, sachant très bien qu'ils ne sont bons qu'à faire de temps en temps des ministres dans les cabinets de concentration.

Au résumé, M. Maujean prend ses désirs pour la réalité. Le parti radical proprement dit n'existe plus. Et, dans tous les cas, ce n'est pas à vouloir proposer des réformes comme celles qu'il indique que les radicaux sauront selon son expression, éviter au pays la plus effroyable des catastrophes. Cette catastrophe sera évitée par l'union étroite, par l'action commune de tous les républicains d'ordre et de progrès, par le vote d'améliorations utiles et démocratiques, par une active propagande en faveur des idées de bon sens et de liberté et surtout par la façon probe, honnête et juste de gouverner.

Quoi qu'en puisse penser M. Maujean, le pays — on en a vu une fois de plus la preuve dans les dernières élections départementales — est en grande majorité avec les républicains conservateurs, car il ne veut ni réaction ni révolution.

A l'Université

L'HOMMAGE À PASTEUR

Dans le grand et magnifique salon de l'Université, où l'on avait placé, au-dessus de l'estrade, dans un cadre de trophées, drapeaux orientaux et drapeaux français, un portrait de Pasteur, une foule nombreuse, où l'on remarquait, au milieu de la jeunesse des écoles, les physionomies les plus connues et les personnes les plus distinguées de la société montevideenne, a entendu hier le superbe éloge que le professeur Sanarelli a consacré à son ancien maître.

M. le recteur Yaquez Acevedo avait ouvert la séance en quelques paroles émus, pleines d'a propos et de sentiments.

Le discours de M. Sanarelli est un travail magistral et de longue haleine; nous en donnerons ultérieurement une analyse. Mais nous tenons à dire dès aujourd'hui que l'estimable professeur a été à la hauteur de sa tâche. Il a surpris et charmé son auditoire plus encore par l'élévation de ses vues et le souffle philosophique qui courait à travers son récit que par la grâce et la réalité de la phrase.

Maintes fois interrompu par d'una-

nimes applaudissements, il a été chaleureusement félicité après sa péroraison par M. le Recteur de l'Université et par ses collègues.

Une protestation

On aurait tort de croire qu'aucun cri de protestation contre les récentes et indécentes manifestations de l'Allemagne ne s'est fait entendre chez nos frères d'Alsace-Lorraine. Voici, en effet, les réflexions que publie le courageux Journal de Colmar, dirigé par l'abbé Vetterlé:

« Il serait odieux et révoltant de vouloir associer les indigènes à ces fêtes commémoratives. En 1870, nous étions Français, les coups qui atteignaient notre patrie nous atteignaient nous-mêmes en plein cœur; les balles allemandes n'ont pas seulement troué des poitrines de Bretons ou de Champenois, mais encore des poitrines d'Alsaciens-Lorrains, qui s'étaient levés pour faire à leur patrie menacée un rempart de leur courage et de leur dévouement.

C'est donc nous qui avons été broyés il y a un quart de siècle et ce serait vraiment trop demander que de vouloir nous faire païsoir nos maisons pour célébrer notre propre défaite.

« Le gouvernement a le droit d'exiger de nous que nous reconnaissions loyalement une situation nouvelle, consacrée par un traité régulier, il peut revendiquer une attitude conforme aux lois du pays auquel nous avons été cédés par notre ancienne patrie. Mais il ne saurait aller plus loin sans blesser ce qu'il y a de plus délicat et de plus respectable dans le cœur d'un homme d'honneur: le culte des souvenirs et le respect des morts. »

Freiland

Un certain nombre d'émigrants, la plupart allemands, ainsi qu'on a pu le lire dans plusieurs journaux sont partis récemment pour le centre de l'Afrique afin d'y fonder une colonie qui fonctionnera selon les préceptes indiqués par un sociologue autrichien, le docteur Hertzka, et sera en somme, un essai communiste.

Un chroniqueur du Figaro, pensant que le public français ne serait pas fâché d'avoir quelques renseignements sur cette tentative, a cru devoir s'adresser à un disciple freilandais de passage à Paris. Il convient de dire que « Freiland » ou terra libre est précisément le titre du livre du docteur Hertzka, sorte de roman utopique qui a eu la chance de déterminer un mouvement d'opinion. Les éclaircissements donnés par le nouveau colon à notre confrère sont trop abondants pour être reproduits en extenso. Nous nous bornerons donc à citer le passage suivant:

Après beaucoup d'autres explications sur le fonctionnement de la société future, concernant entre autres la publicité de la gestion des affaires, les impôts et dépenses publiques, le droit d'entretien et l'organisation judiciaire sommairement établie par des arbitres appelés à juger les possibles contestations entre colons, notre aimable pionnier nous déclara qu'à « Freiland » on ne s'arrêterait pas le droit de punir les crimes, mais seulement de se préserver des criminels.

Et il développe cette théorie au moins téméraire, soit dit en passant:

« Une société qui respecte, dans une

égale mesure, tous les intérêts justifiés de ses membres, quel est celui d'entre ses membres qui voudrait violer le droit d'autrui? Le cas se présentant, on considérera le délinquant comme malade physiquement et moralement, et il sera mis en observation ou enfermé et soumis à un traitement aussi longtemps que son état de santé compromette la sûreté générale.

« Pensez-vous qu'une fois l'association établie, des difficultés imprévues ne fassent mentir tous ces beaux calculs? »

« C'est impossible, répond avec une conviction profonde notre interlocuteur.

« La lutte dans les Etats économiques européens revêt une forme contraire à la nature. Nous allons essayer de fonder une race qui saura arracher à la nature du superflu et du loisir pour « tous ses membres », et grâce à l'harmonie reconquise entre nos besoins et les moyens de les satisfaire, nous rétablirons l'accord avec la nature. Nous resterons soumis à la loi invariable de la lutte pour l'existence de la même façon que toutes les créatures, mais unis entre les membres de la même espèce, et libérés du honteux stimulant du besoin matériel.

« Mais qui poussera les membres de votre colonie à lutter encore pour le progrès si le besoin commun stimulant a disparu? »

« Le besoin n'est pas l'unique ou même le principal mobile du progrès humain. Les plus grands progrès des penseurs ou les inventeurs, ont cherché et trouvé, non pas à cause de la « faim » mais on peut dire malgré la faim. Remarquez avec moi que ce sont précisément ceux qui possèdent ce qui n'est pas faim, qui tendent le plus à faire avancer le progrès. La faim est un stimulant au travail, mais un stimulant qui énerve et qui déprime, et la misère est cause de toutes les dégénérescences.

« Or, ce n'est pas dans une misère sans espoir, mais dans un égoïsme raisonnable qui marche allègrement vers un but certain, que tout homme sans prévention doit trouver le stimulant le plus efficace de son activité.

« Il s'agit de développer notre égoïsme dans sa plénitude.

« Mais la détresse et la misère ne sont-elles pas des nécessités, et la surpopulation n'est-elle pas à craindre si, comme vous l'espérez sans doute, votre théorie sociale est appliquée par toutes les races qui vivent sur cette planète? »

« La crainte de la surpopulation repose sur une erreur, en ce sens que la nature veille à ce que la fécondité de chaque espèce vivante, dont la race humaine fait partie, diminue lorsque la mortalité de cette espèce descend par suite de moindre influences préjudiciables.

« Alors, c'est la réalisation pure et simple du Paradis terrestre? »

« Vous l'avez dit, affirme le lieutenant freilandais, et veuillez remarquer que la théorie du docteur Hertzka est plus voisine du christianisme primitif et met en action la parole de Jésus, qui déclare: « Malheur à celui qui profite de la sueur de son frère! » C'est l'idéal chrétien, préconisé par les plus fameux Pères de l'Eglise, que nous cherchons à réaliser, à cette différence près, que Jésus prêchait le renoncement et la soumission, et que nous, nous voulons la richesse, la liberté et le bonheur.

« Et où se trouve placé exactement l'endroit choisi par les émigrants? »

« A Kenia, sur les hauts plateaux de l'Afrique équatoriale, dans une région qui fut visitée par les plus grands explorateurs, tels que Stanley, Baker,

Emin Pacha, Speke, etc... qui tous sont d'accord pour déclarer ces contrées, sous ce latitude, paradisiaques et enchantées.

« Avez-vous besoin de beaucoup de colons pour réaliser l'œuvre entreprise? »

« Plus il y en aura, mieux cela vaudra.

« Pensez-vous qu'en France vous trouverez des collaborateurs comme en Allemagne et en Autriche? »

« Certes, je l'espère je vous l'ai déjà dit, un comité va être fondé à Paris pour propager la doctrine.

« D'autres colonies collectivistes n'existent-elles pas déjà? »

« Oui, une seule, à Topolobampo, au Mexique; elle est peu prospère et en présence des difficultés rencontrées les membres de cette colonie qui suivent les principes d'Owen, se sont adressés au docteur Hertzka pour solliciter ses conseils et vaincre les difficultés non prévues.

« Au sujet de la composition de la première expédition freilandaise, notre confrère a appris que les deux tiers sont des ouvriers, des artisans, des petits commerçants; le reste est composé suivant les indications du docteur Hertzka lui-même. La mission compte deux cents associés environ, parmi lesquels quatre naturalistes, trois médecins huit ingénieurs et quatre représentants d'autres branches techniques.

« Elle est, grâce aux capitaux fournis, abondamment pourvue de denrées, d'outils, de machines, de semences, de marchandises d'échange et d'armes car on peut avoir à lutter contre les indigènes. On n'aura pas de nouvelles de cette mission avant le mois de mars. « Bonne chance et qu'ils réussissent! » conclut notre confrère. Hélas! ce sera merveilleux, si au bout de six mois il n'y a pas encore le moindre nuage dans la colonie.

« Que d'essais ont été tentés dans ce genre et qui n'ont donné que des mécomptes! Enfin, il ne faut décourager personne et nous serions les premiers à nous réjouir, si à leur tour nos anarchistes voulaient aller dans le fond de l'Afrique réaliser l'âge d'or qu'ils poursuivent depuis si longtemps.

Un monsieur très timide

L'orchestre joue la ritournelle d'une romance; l'artiste entre et parle à la cantonade.

J'aurais bien voulu attendre encore un peu, peut-être alors aurais-je eu plus de courage. — Oh! mon Dieu, que de monde! Je ne savais pas que j'allais me trouver devant tant de monde. (Il salue d'un air gauche, puis comme s'il voulait partir). — Je ne peux plus dire un mot, je vous demande bien pardon, mesdames et messieurs, mais c'est la première fois que je parle devant une assemblée aussi nombreuse, et vous comprenez, je n'ai pas l'habitude, c'est plus fort que moi, je ne sais ce que j'éprouve, mes jambes se dérobent, mon cœur bat, je suis certain que j'ai au moins cent vingt-cinq pulsations à la minute. (Il tâte son pouls). Oh! bien plus que ça! — Oh! la timidité, est-ce assez bête, dire qu'il y a des gens qui se présentent devant deux cents personnes, qui parlent, qui causent, qui sont comme chez eux, moi je ne peux pas.

« Aussi avant de venir devant vous, j'ai bu un petit verre de Porto pour me remonter, eh! bien, c'est à peine si j'ose vous regarder — je vous demande bien pardon. (Commence à s'adresser à quelqu'un). — Je vous en

des propos de la caserne ou des com-mérages des femmes de Plœuc, n'arrivait pas à leur donner une idée, même imparfaite, du lieu mystérieux où serait demain Donatienne, la mère de Noémi, de Lucienne et de Johel.

Au bout de longtemps, la lettre qu'ils avaient abandonnée sur la table fut poussée par un tourbillon de vent, et glissa. Jean Louarn leva la tête. Il vit, par l'ouverture de la cheminée, que le ciel était couleur de poussière.

« La lune monte au-dessus des bois dit-il. Il est passé dix heures, Donatienne.

Tous deux sortirent de dessous l'auvent, lui pour se dévêtir et se coucher, elle pour s'occuper du petit Johel qui s'éveillait.

Et la nuit roula bientôt sur les cinq étages endormis qu'enfermait les Grignon. Ses étoiles, une à une, passaient au-dessus des brumes qui mouillaient la forêt, au-dessus du tertre qui précédait le champ moissonné, et s'en allèrent vers d'autres champs, d'autres maisons perdues parmi les landes sans nom. C'était la grande nuit, les routes désertes, les fenêtres closes, les villages rejoins, jusqu'au milieu des terres, par le bruit lointain des houlles.

Toutes les joies humaines sommeillaient dans les âmes, et presque toutes les douleurs, et le dur souci du pain. Au large des côtes seulement, tout autour de la presqu'île bretonne, des feux de navires se croisaient dans l'ombre. Mais la terre, un moment, avait

Lycée Franco-Uruguayo

GRAND COLLÈGE DE DEMOISELLES

127 — RUE DAYMAN — 127

Classes de français et d'espagnol, préparations spéciales pour le baccalauréat; leçons de piano, chant, violon, mandoline, broderie, couture, coupe, dessin, etc., etc. On reçoit des pensionnaires, demi-pension, noires et externes. Prix modérés.

Maria Irigaray de Areosa, Directrice.

prie, monsieur, ne me regardez pas, vous me faites peur, je vous en prie, vous me feriez trouver mal, vous avez des yeux qui brillent d'une façon. — C'est comme les lanternes du tramway du Reducto, je vous en prie vous voyez, je n'ai pas l'habitude — je demande comme un service de ne pas me regarder. (Comme s'il s'adressait à une dame.) Et vous, madams, ayez pitié de moi, votre regard m'électrise, je ne sais plus où regarder, vous me voyez, non, me fascinez avec vos yeux. — Mon Dieu! que c'est bête d'être aussi impressionnable.

« Ça gêne, on ne sait comment se tenir ça gêne dans les entourures et dans toutes les occasions.

Tenez, pas plus tard que tout à l'heure, je me trouvais à une table, on prenait le café et je voulais me sucrer, un monsieur en face de moi regardait le sucrier, je voulais avancer la main, mais son regard me gênait, lui aussi voulait se sucrer, nous voulions nous sucrer tous les deux, j'ai attendu, j'ai pas pris de sucre, il n'en a pas pris davantage et je me suis décidé à boire mon café sans sucre pour ne pas le boire froid et me mettre en froid avec mon voisin; ça ce n'est rien, mais la semaine dernière il m'est arrivé quelque chose de plus fâcheux; on voulait me marier avec une jeune fille, et quelle jeune fille! sage, jolie, pas du tout coquette, et sa dot l'était coquette, ne jouant pas du piano, tout enfin, eh! bien, ma maudite timidité a fait tout manquer. — On m'avait dit, ayez de l'aplomb.

« J'entre dans le salon, on me présente, je vois deux dames, ma vue se trouble j'appelle la maman mademoiselle et la jeune fille madame, et comme je sentais une sueur froide m'inonder le visage, je dis pour dire quelque chose: — Il fait bien chaud aujourd'hui on m'a pris pour un crétin et le mariage a été manqué. (Il regarde le monsieur.) Je vous en prie, monsieur, ne me regardez pas, vous n'êtes peut-être pas méchant, mais vous avez des yeux qui brillent comme le phare du Corro et vous me troublez étrangement. — Il y a des gens qui ne sont pas timides du tout, je connais des individus qui vont dans un théâtre, qui parlent aux contrôleurs, qui bousculent les ouvreuses, moi je ne peux pas, si le contrôleur me regarde quand j'ai présenté mon billet, je me trouble. Ainsi il y a trois semaines, j'avais acheté une contre marque, je la présente, on me regarde, on me dit qu'elle est fautive, je dis que je ne sais pas, je balbutie, bref on m'emmène au cabildo où j'ai dû exhiber mes papiers et fournir les preuves que je n'étais pas un fabricant de faux billets; j'en suis resté trois jours au lit. — Il y en a qui entrent au théâtre en présentant un de leurs amis que l'on ne connaît pas plus qu'eux et en disant monsieur est avec moi, et les contrôleurs s'inclinent. — Moi quand je suis parvenu à entrer dans les coulisses, je ne peux pas me débarrasser de l'ouvreuse, elle me prend ma canne, mon chapeau, mon

cessé de se plaindre. La closerie de Jean Louarn était muette. L'homme dormait, agité parfois d'un frisson de rêve; Donatienne, frêle près de lui, et toute rose, ressemblait, quand un rayon de lune vint éclairer le lit, à ces petites figures de mariées qu'on habille de coquillages, dans les pauvres boutiques, à la-bas.

II

Il n'y eut pas d'aube éclatante. Les voiles qui couvraient le ciel pâlirent seulement, et si peu qu'on ne savait en quel point le soleil s'était levé. Depuis une heure, Jean Louarn avait quitté Ros Grignon pour aller chercher, au Bourg de Plœuc, une carriole qu'on lui prêtait et la servante Annette Domercq. Donatienne s'habilla, en même temps que Noémi qui, chaque matin, commençait à aider sa mère. La petite assise sur le bord de son lit, ébouriffée, ses cheveux retombant sur ses yeux mal ouverts, s'interrompait de tirer son bas ou de lacer sa robe, et demeurait en équilibre, prise d'un accès de sommeil, la tête penchée en avant.

La mère était debout, déjà prête, et regardait ses trois enfants, l'un après l'autre, sans rien dire. Sa tendresse maternelle l'avait envahie au premier mot, s'était emparée d'elle tout entière, dès que Louarn avait dit:

(A suivre).

RENÉ BAZIN

Donatienne

Elle sentait se soulever un peu le poids de fatigue et d'ennui qui les accablait tous deux. Les histoires que racontaient les femmes de Plœuc, les gâteries dont on comblait les nourrices, là-bas, dans les villes, des visions rapides de linges brodés, de rubans de soie, de rouleaux d'or, la pensée d'orgueil, aussi, qu'elle était envoyée par le médecin dans une grande maison de Paris, tout cela, pâle-mêle, lui passait dans l'esprit. Elle en fut gênée, se détournant vers les deux berceaux, côte à côte, près du lit aux rideaux de serge verte, et fit semblant de border les draps de Lucienne et de Johel.

« C'est vrai que ça sera triste, mon homme... Mais, vois-tu, ça aura une fin.

Pas un mot ne lui répondit, et pas une ombre, autre que la sienne, ne remua sur le mur. Elle entendit deux gouttes d'eau qui tombaient dehors, du toit de chaume sur les pierres.

« Et puis, je g'enerai de l'argent, cingquante-elle, et je t'enverrai. Ces gens-là doivent être riches... Ils me donneront peut-être des brassières, dont les petites ont tant besoin... »

L'unique chambre de la maison fut

ressaisie par l'universel silence, et sembla, un moment, une chose morte, écrasée comme les bois, les herbes, les landes, sous la rosée lourde de cette nuit de septembre. Donatienne comprit que l'espérance joie qu'elle n'avait pu contenir s'était effacée par degrés, qu'elle n'aurait plus, dans son air, rien d'offensant pour son mari, et elle regarda Louarn.

Il n'avait pas bougé. La chandelle éclairait jusqu'au fond ses yeux bleus qui ressemblaient, sous la broussaille des sourcils, à un peu de brume blonde, d'où sortait un regard trouble de pauvre être perdu dans un chagrin trop grand. Il suivait les mouvements de Donatienne sans remuer la saignée, ni la lèvre de ce visage, ni le contour de ce nez menue autour des berceaux; il la suivait avec une pensée de désespoir, sans rien au delà, comme si elle eût été une image déjà lointaine, séparée de lui par des lianes et des lianes. Les marins ont le même regard, quand une voile, à l'horizon, descend vers l'infini de la mer.

« Jean, dit-elle. Jean Louarn? »

Il s'approcha lentement, faisant le tour de la table, jusqu'au-dessus du berceau de Johel. Donatienne était là, immobile. Il lui prit la main, et tous deux ils considérèrent, dans l'ombre, les enfants endormis, têtes blondes tournées l'une vers l'autre, à demi recouvertes par les pointes de l'oreiller qui se courbaient au-dessus d'elles.

« Tu veilleras bien sur eux! dit-elle. C'est si petit! Lucienne est si fute! On ne sait pas où elle passe, tant elle court vite, et j'ai eu souvent peur qu'elle se pût. Tu recommanderas à celle qui viendra... »

L'homme fit signe que oui.

« Justement, reprit Donatienne, j'y pensais là. Tu pourrais aller chercher, demain matin, Annette Domercq au Bourg de Plœuc. Elle conviendrait pour être servante, je crois. Trouves-tu cela bien? »

Les hautes épaules de Louarn se levèrent.

« Que veux-tu que je trouve bien? dit-il, j'essayerai.

« Et ça réussira, j'en suis sûr! Tu ne dois pas t'en faire trop de chagrin. Toutes ces gens du pays s'en vont comme moi... Même je suis resté plus longtemps que d'autres... Vingt-quatre ans, songe donc! »

Elle dit encore plusieurs phrases, très vite, des recommandations qu'il n'entendait pas, des formules de résignation qui ne consolent de rien. Puis sa voix claire de Bretonne se voila; sa poitrine se gonfla plus rapidement dans son corsage galonné de velours; elle comprit qu'elle n'avait pas dit tout ce qu'il fallait, et murmura:

« Mon pauvre Jean, tout de même! Lui, la prit par la taille, d'un seul bras, et, toute petite contre lui, l'emporta sous l'auvent de la cheminée, à gauche, où il avait un escabeau pour les vieillards d'hiver. Il se laissa tom-



This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a slightly textured appearance with some minor discoloration and a small dark stain near the bottom center. The left edge of the page shows the binding structure, including the stitching and the inner cover material. The overall tone is warm and vintage.


This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a slightly textured appearance with some minor discoloration and faint smudges. The right edge of the page is heavily shadowed and appears to be part of a bound volume. There is no text or other markings on the page.

This image shows a severely degraded document page. It features prominent vertical banding across the entire width and numerous horizontal streaks and speckles, likely due to aging, water damage, or poor reproduction quality. No legible text or figures are visible.

This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf of a book. The paper has a slightly textured appearance with some minor creases and discoloration, characteristic of old paper. The left edge of the page is bound, showing the stitching and the inner cover material. There is no text or other markings on the page.

...and they

1. 1960
 2. 1961
 3. 1962
 4. 1963
 5. 1964
 6. 1965
 7. 1966
 8. 1967
 9. 1968
 10. 1969
 11. 1970
 12. 1971
 13. 1972
 14. 1973
 15. 1974
 16. 1975
 17. 1976
 18. 1977
 19. 1978
 20. 1979
 21. 1980
 22. 1981
 23. 1982
 24. 1983
 25. 1984
 26. 1985
 27. 1986
 28. 1987
 29. 1988
 30. 1989
 31. 1990
 32. 1991
 33. 1992
 34. 1993
 35. 1994
 36. 1995
 37. 1996
 38. 1997
 39. 1998
 40. 1999
 41. 2000
 42. 2001
 43. 2002
 44. 2003
 45. 2004
 46. 2005
 47. 2006
 48. 2007
 49. 2008
 50. 2009
 51. 2010
 52. 2011
 53. 2012
 54. 2013
 55. 2014
 56. 2015
 57. 2016
 58. 2017
 59. 2018
 60. 2019
 61. 2020
 62. 2021
 63. 2022
 64. 2023
 65. 2024
 66. 2025
 67. 2026
 68. 2027
 69. 2028
 70. 2029
 71. 2030
 72. 2031
 73. 2032
 74. 2033
 75. 2034
 76. 2035
 77. 2036
 78. 2037
 79. 2038
 80. 2039
 81. 2040
 82. 2041
 83. 2042
 84. 2043
 85. 2044
 86. 2045
 87. 2046
 88. 2047
 89. 2048
 90. 2049
 91. 2050
 92. 2051
 93. 2052
 94. 2053
 95. 2054
 96. 2055
 97. 2056
 98. 2057
 99. 2058
 100. 2059
 101. 2060
 102. 2061
 103. 2062
 104. 2063
 105. 2064
 106. 2065
 107. 2066
 108. 2067
 109. 2068
 110. 2069
 111. 2070
 112. 2071
 113. 2072
 114. 2073
 115. 2074
 116. 2075
 117. 2076
 118. 2077
 119. 2078
 120. 2079
 121. 2080
 122. 2081
 123. 2082
 124. 2083
 125. 2084
 126. 2085
 127. 2086
 128. 2087
 129. 2088
 130. 2089
 131. 2090
 132. 2091
 133. 2092
 134. 2093
 135. 2094
 136. 2095
 137. 2096
 138. 2097
 139. 2098
 140. 2099
 141. 2100
 142. 2101
 143. 2102
 144. 2103
 145. 2104
 146. 2105
 147. 2106
 148. 2107
 149. 2108
 150. 2109
 151. 2110
 152. 2111
 153. 2112
 154. 2113
 155. 2114
 156. 2115
 157. 2116
 158. 2117
 159. 2118
 160. 2119
 161. 2120
 162. 2121
 163. 2122
 164. 2123
 165. 2124
 166. 2125
 167. 2126
 168. 2127
 169. 2128
 170. 2129
 171. 2130
 172. 2131
 173. 2132
 174. 2133
 175. 2134
 176. 2135
 177. 2136
 178. 2137
 179. 2138
 180. 2139
 181. 2140
 182. 2141
 183. 2142
 184. 2143
 185. 2144
 186. 2145
 187. 2146
 188. 2147
 189. 2148
 190. 2149
 191. 2150
 192. 2151
 193. 2152
 194. 2153
 195. 2154
 196. 2155
 197. 2156
 198. 2157
 199. 2158
 200. 2159
 201. 2160
 202. 2161
 203. 2162
 204. 2163
 205. 2164
 206. 2165
 207. 2166
 208. 2167
 209. 2168
 210. 2169
 211. 2170
 212. 2171
 213. 2172
 214. 2173
 215. 2174
 216. 2175
 217. 2176
 218. 2177
 219. 2178
 220. 2179
 221. 2180
 222. 2181
 223. 2182
 224. 2183
 225. 2184
 226. 2185
 227. 2186
 228. 2187
 229. 2188
 230. 2189
 231. 2190
 232. 2191
 233. 2192
 234. 2193
 235. 2194
 236. 2195
 237. 2196
 238. 2197
 239. 2198
 240. 2199
 241. 2200
 242. 2201
 243. 2202
 244. 2203
 245. 2204
 246. 2205
 247. 2206
 248. 2207
 249. 2208
 250. 2209
 251. 2210
 252. 2211
 253. 2212
 254. 2213
 255. 2214
 256. 2215
 257. 2216
 258. 2217
 259. 2218
 260. 2219
 261. 2220
 262. 2221
 263. 2222
 264. 2223
 265. 2224
 266. 2225
 267. 2226
 268. 2227
 269. 2228
 270. 2229
 271. 2230
 272. 2231
 273. 2232
 274. 2233
 275. 2234
 276. 2235
 277. 2236
 278. 2237
 279. 2238
 280. 2239
 281. 2240
 282. 2241
 283. 2242
 284. 2243
 285. 2244
 286. 2245
 287. 2246
 288. 2247
 289. 2248
 290. 2249
 291. 2250
 292. 2251
 293. 2252
 294. 2253
 295. 2254
 296. 2255
 297. 2256
 298. 2257
 299. 2258
 300. 2259



LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

DE TABACOS, CIGARROS Y CIGARRILLOS

JULIO MAILHOS

Avenida General Rondeau Núms. 354 á 358
Depósito General y Oficina: Calle 18 de Julio Núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platina
VENTAS POR MAZOR MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 DE JULIO esquina Andes. — MONTEVIDEO

ZAPATERIA CIOCCA

CASA PREMIADA CON

GRAN DIPLOMA DE HONOR

DOS GRANDES PREMIOS

Expos. Italo-Americana, Génova 1892

Exposicion de Chicago 1893

Variado surtido de calzado de todas clases

Ventas por mayor y menor. — Gran surtido de patines y accesorios para lo mismo. — Precios sumamente baratos y sin competencia.
Calle Sarandí Núm. 345 — Teléfono "Uruguay" 881
Sucursal: "La Comercial", 25 de Agosto 269, entre Treinta y Tres y Misiones.

MUEBRERÍA Y TAPICERÍA

— DE —

B. CAVIGLIA Y HERMANO

Calle 25 de Mayo 328

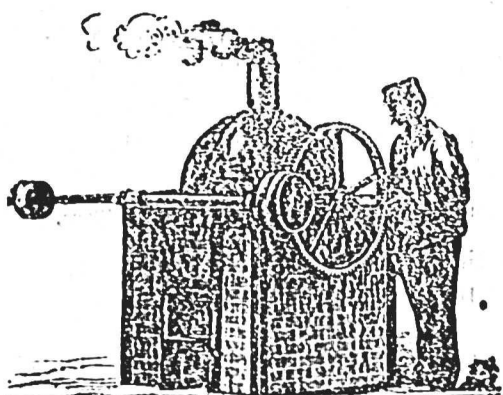
Esta casa introducida, la mas importante y mas surtida en muebles finos y ordinarios, avisa al publico que tiene todavia para LIQUIDAR

Muebles fabricados en el país, alfombras, pianos, espejos dorados, sillones de Viena Fischele, etc.

Especialidad en muebles macizos para campaña. — Venta al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

DOS AMERICANOS

196 — ARAPEY — 194



ELABORACION

De Café á vapor

TORREFACCION DE CAFÉ

Por el aire concentrado

VENTA

POR MAYOR Y MENOR

ESPECIALIDAD

En cafes finos

Para familias

ECONOMIA DE UN 25 %

196 — CALLE ARAPEY — 196

MONTEVIDEO

Teléfono "Montevideo" número 10.

CARNE LIQUIDA

Medallas oro

BARCELONA

1888

PARIS

1889



Chicago

1893

MONTEVIDEO

1895

Extracto líquido Peptógeno y peptonizado del doctor Vallez Garcia y fabricado por Vallez y Vallez Garcia.

175 -- URUGUAY -- 175

LA NACIONAL

Grande Teinturerie á vapor

DE

LAFLECHE FRÈRES

MAISON CENTRALE

USINE

Rue 25 de Mayo núm. 193

Avenida General Rondeau 300

Teintures, nettoyage, décoloration, apprêts de tissus de soie, velours, crêpe de Chine, Rideaux, tapis et tentures artistiques, guipures d'art, applications, tulle brodé, blanchissage de blouses et dentelles.
Tout ce qui concerne l'ameublement et la toilette.
Téléphone Cooperative 633. | Servicio especial en 24 heures

Agence d'Assurances Maritimes

ET CONTRE L'INCENDIE

LA FONCIERE

LONDON & LANCASHIRE

Compagnie Française d'Assurances

Compagnie Anglaise d'Assurances

Maritimes et Fluviales

Contre l'Incendie

H. AUBERT, AGENT

CALLE ZABALA, 61. MONTEVIDEO

Destileria de Saint Marcellin

DE

ROMAIN DUTRUC

ISÈRE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado té "Los Mandarines". Unicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases.

Unicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. Bédouchaud é Hijos, calle Ciudadela esquina Paraná. — Montevideo.

Los siguientes productos de la acreditada destileria Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y coniferias de la capital.

Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc, Licor de té á los mandarines, de venta en el ALMACÉN MARSELLÉS de Martin Catalogne

CALLE 25 DE MAYO NÚM. 234

AUX ARMES DE PARIS

Sombrereria por Mayor y Menor

DE R. RÁMÁ

Fábrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales. Camisas, cuellos, puños, corbatas, bastones, paraguas, etc. Unico agente de los acreditados sombreros Lincoln y Ca. y guantes Dents Allcroft y Ca.

25 de Mayo 246, esquina Misiones -- Montevideo

PAYSANDÚ Y SALTO

DEPÓSITO DE MÁQUINAS

y útiles agrícolas é industriales

Fábrica de bolsas

Cordeleria Nacional

DE

H. GROSCURTH

39 — CALLE RIO NEGRO — 41

Agencia de Seguros

Informes y presupuestos de instalaciones. — Representación de fábricas europeas y norteamericanas.
La colección de muestras de ferreteria, papeleria, etc., se llevará brevemente á la calle Rio Negro 159 y 161.

THE STANDARD LIFE

GRANDE COMPAGNIE BRITANNIQUE D'ASSURANCES

SUR LA VIE

Une des plus anciennes, libérale et importante du monde

UNIQUE DANS LA REPUBLIQUE ORIENTALE

Avec un Directoire local qui délivre des polices sans retard et aux taux d'Europe.

Avant de s'assurer, demander des informations á

B. LORENZO HILL — Gerente

161 — Calle Ituzingó — 161

(PLAZA MATRIZ)

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS Á MODIFICACION.

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

ORELLANA

Capitan G. E. P. COOK

Saldrá el 26 de Octubre de 1895

Para Rio Janeiro, Lisboa, Vigo, La Pallice, (La Rochelle) y Liverpool

Gran rebaja en la tarifa de pasajes

PASAJES Á VIGO EN 3.ª CLASE \$ 30 oro, LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis á los pasajeros.

La Compañia expide pasajes para

Vigo,

Rivadeo,

Coruña,

Sanander,

Ferrol,

Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados á luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS C^A Limited

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES

Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

Colon -- Cru Giot -- Colon

VENTE DE VINS

Le public est informé que la Cru Giot á Colon a ouvert la vente de ses vins de table de type unique, fait avec les meilleures variétés de raisins Cabernet, Bourgoing, Pinot, Harnique, Villard et Dultette, récoltés dans le même établissement exempt de toute maladie au prix au comptant:

\$ 26, la bordelaise de 210 lit. le vin, rouge ou blanc, avec fût

La parfaite fabrication et la pureté des vins sont garanties. Ils sont limpides et ont une grande finesse de goût. On ne vend pas une quantité moindre d'une bordelaise.

Le chemin facile de Colon á Montevideo permet aux charrettes un accès facile pour le transport des fûts.

Les personnes intéressées peuvent visiter la cave et goûter les vins.

Les demandes téléphoniques se font par numéro 233, de la Cooperative.

On peut s'adresser aussi á l'agent M. Sisto Bonomi, rue Cerro 16 et 57. — Montevideo.

BANQUE FRANÇAISE

L. B. Supervielle

232 — RUE 25 DE MAYO — 234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309 y 311

La Banque émet des traites á terme, á vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe.

Sur Buenos Aires, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil.

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentins, Brésiliens, Français, Anglais et de la Banque Nationale.

LA BANQUE émet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres, caudales, etc., et les reçoit en dépôt pour l'investissement des coupons et dividendes fait des avances sur tous les fonds cotés á la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE MONTEVIDEO ET BUENOS AIRES

Achat et vente d'or et de titres. Paiements et encaissements sur les deux places.

Et toutes opérations de Banque. Par fil télégraphique direct

La Banque est ouverte les jours feries de 9 h. á 1 du matin.

NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEON E. HATTON

PARIS

Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de las paredes y techos rasos. Tambien se emplea sobre la madera, como si fuera á una pintura cualquiera; pues por su composicion el BADIGEON HATTON se asimila por completo á las pinturas en polvo de cualquier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse á

BEDUCHAUD É HIJOS

CALLE CIUDADELA ESQUINA PARANA

MONTEVIDEO

Grand Hotel du Parc Giot

Propiété de Monsieur Giot

A VILLA COLON

TENU PAR M. LUIS BRAVE

On avise le public qu'à la gare Central, on délivre des billets de 1^{re} classe, aller et retour avec droit au déjeuner ou dîner pour \$ 1.20 chaque billet.

Los niños de 3 á 10 años paganon demi-billet.

Le trainway de l'Hotel fait expressément le service des voyageurs gratuits.

21 JULES MARY

La Sœur Aînée

—Vous vous moquez de moi, dit-il d'une voix sourde. Il est impossible qu'ayant été élevé avec ces filles, vous ayez pour elles de l'affection, mais ce que je n'ai pas, c'est que vous puissiez aimer l'une d'elles d'amour...

—Pourquoi? Ne sont-elles pas, toutes deux, dignes d'être aimées? Ne sont-elles pas bonnes, intelligentes et belles...

—C'est de la folie... c'est absurde... N'en parlons plus.

—Mon père, ne me désespérez pas... ne me causez pas en vous obstinant dans votre incompréhensible décision le premier grand chagrin de ma vie.

—J'ignorais cet amour, il s'est déclaré bien vite.

—C'est que je ne suis pas sûr du cœur d'Isabelle. Voilà pourquoi je me suis tu.

—Elle ne l'aime pas. Tant mieux. Le mal est moins grand. Quand elle sera loin d'ici, tu ne penseras plus à elle. Tu verras alors que le sentiment que t'éprouves pour elle n'a rien de commun avec l'amour.

—Mon père, vous me brisez le cœur.

—Est-ce que tu comptais sur moi pour encourager ta sottise affective? Veuille bien ne plus m'en parler et garde pour toi ta mine contrite, Monsieur l'officier mélancolique. Ne te conduis pas comme un collégien de quinze ans.

—Mon père, dit Jacques, vous avez tort de me traiter en enfant. J'ai sur les bras des galons qu'on n'acquiert point sur les bancs du collège, et sur la poitrine une croix qu'on ne donne pas aux écoliers. Je vous prie de vous en

souvenir, et je vous salue un gré infini de ne pas traiter à la légère les choses qui me tiennent à cœur et dont je vous parle sérieusement.

Cela cingla le marquis comme un coup de fouet.

—Et moi, Monsieur, dit-il sèchement, je n'ai pas le temps d'écouter vos sottises. Ce que j'ai résolu sera fait. Rien au monde ne m'en empêchera. Vous allez vous promener, je suppose, quand vous m'avez rencontré? Continuez donc votre promenade, je vous prie, et ne vous croyez point obligé de me tenir compagnie...

Il salua Jacques d'un signe de tête ironique et s'éloigna.

Le jeune homme, troublé, resta immobile sur la route. Sa mère ne le châtia pas.

Mais pourquoi donc cette résolution si brusque, que rien ne l'expliquait? Quel secret lui échappait-il? Il regardait machinalement le marquis, au loin, sur la route, qui s'en allait d'un pas lent mais décidé. Il avait

vaguement senti qu'il n'y avait rien pour lui, chez cet homme.

Il le suivit n'osant pas le rejoindre et revint, triste et découragé au château.

Clotilde anxieuse, n'osait lui parler. Elle avait guetté son retour. Quand elle l'aperçut marchant la tête basse, pâle, triste à mourir, son cœur se serra. S'aurait-il donc le passé? Barge-mont il, sans pitié, avait-il tout dit?

Elle fut vite rassurée, heureusement. Jacques se jeta dans ses bras laissant couler ses larmes, sans honte, sans se cacher de cette faiblesse.

—Inflexible dit-il... Inflexible et cruel... et joyeux presque de la cruauté qu'il prépare, comme on l'est d'une bonne action ou d'une bonne pensée.

—Je te l'avais dit, je t'avais prévenu. Il eut un geste d'impuissance nerveuse, de colère.

—On me cache quelque chose. Je veux savoir, c'est votre secret. Mon père m'a renvoyé à vous. Parlez.

—Je l'assure que je ne sais rien...

—Alors, qui donc ment? Est-ce vous? Est-ce mon père? J'ai le droit de savoir, moi. Qui a tort? Qui est coupable? Elles? mon père ou toi?

—Moi, dit-elle, d'une voix brisée par l'émotion.

Il essaya de l'embrasser dans ses yeux, mais elle gardait la tête baissée. Elle avait le front rouge. Devant son fils!

—Toi, coupable dit-il avec un élan de tendresse... Toi la plus aimante, la plus douce, la plus sainte des femmes? Et de quelle faute, mon Dieu? me le diras-tu?

—Non.

—Parce que cette faute n'existe pas. Tu l'accuses de gaieté de cœur, pour détourner mes rancunes, parce que tu sais bien que toi je ne pourrai jamais, en dépit de tout, te haïr... Est-ce vrai? Ai-je compris?

—Elle ne répondit pas.

quel parti prendre. Son cœur était torturé. Il murmura:

—J'ai beau chercher, quelque moyen... Je suis impuissant. La volonté de mon père est formelle. Ma mère elle-même courbe le front devant lui.

Toute révolte serait inutile. Je le vois bien hélas! Il faut qu'elles partent.

La soirée passa, triste. Barge-mont évita de revoir Jacques. Marthe et Isabelle, si éloignées qu'elles fussent de devenir les graves événements qui se préparaient, comprenaient cependant qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Jacques et Clotilde avaient pleuré. Cela se voyait. Et le fils et la mère, en regardant les jeunes filles, avaient sur les yeux un voile de tristesse profonde.

Lorsqu'il retourna au fort, Marthe était sur son passage.

—Jacques, dit l'enfant, pourquoi êtes-vous si préoccupé?

—Je ne le suis pas, fit-il en essayant de rire.

(A suivre).